



Vers 9 1/2 heures, elle fut encore réveillée par un homme grisonnant qui s'avéra être ce Déry qu'elle n'attendait plus. Il regarda son dossier, l'examina, et déclara que son cas n'avait rien de grave, que ce n'était qu'un léger dérèglement, qu'elle pouvait rentrer chez elle. Il était paternel et lui souhaita bonne nuit. Dans sa hâte de déguerpir, elle eut du mal à remettre ses vêtements. Elle quitta l'urgence soulagée malgré cette douleur de plus en plus précise et aiguë. Elle courait presque en sortant de l'hôpital.

Une semaine plus tard la douleur l'oblige à y revenir. Elle marche à peine. On lui répète qu'elle est dérégulée,

qu'il est normal qu'elle saigne depuis un mois, que les saignements utérins sont normaux chez les femmes. On attribue la douleur à sa nervosité évidente. On lui donne des calmants, mais cette fois on ne dérange pas le gynécologue.

C'est dans ce même hôpital que la patiente fut opérée d'urgence, 13 jours plus tard. Quand elle revient à elle, on lui dit, sur le ton du constat, « Il était temps ». Et elle se rendormit.

Sylvie Dupont

« ... et je signe Simonne Monet Chartrand »

Le désir de cette écriture qui est comme le difficile accouchement de soi-même

une entrevue de Gisèle Tremblay



Vient de paraître, aux éditions Remue-Ménage, *Ma vie comme rivière*, récit autobiographique de Simonne Monet Chartrand, de son enfance dans l'enviable affection du juge Monet à son mariage avec Michel Chartrand, passionnément admiré. Deux autres volets

suivront : *À travers quarante ans d'action sociale* (en septembre) et *Héritage politique et moral* (au printemps 82).

Fille de juge, femme de justicier, elle connaît les deux versants de l'Olympe mâle, aux yeux des autres, elle disparaît derrière la croix et la bannière. Elle est

pourtant ailleurs : de tous les combats pour la justice, mais sans titre, dans l'obscur territoire des actes non comptés comme on l'attend des femmes. Pour ne citer que 3 exemples, elle est à la Fédération des femmes du Québec, qu'elle met au monde avec d'autres ; elle est à la Ligue des droits et libertés, qui lui doit son nom ; elle est à l'Institut Simone de Beauvoir, en création littéraire, ce qui nous vaut peut-être ce récit.

En 1975, pendant l'Année internationale dite de la femme, elle est de toutes les rencontres où des femmes se demandent comment gagner les hauts lieux du pouvoir. Un jour, dans un atelier d'arts et lettres, certaines répondent : « On va faire *notre* théâtre, on va faire *nos* livres. Sans ça, on va se faire avoir. » Elle songe : « Car c'est *ma* vie que j'ai faite. » Et ces mémoires lui sont venus.

G. T. : Comment ces mémoires vous sont-ils venus ?

S. C. : Je m'étais toujours exprimée à travers des rapports, des pétitions, des manifestes, des procès-verbaux, des règlements d'associations, des entrevues, des conférences : des écritures de commande. Je n'avais encore rien dit de ce que moi je pensais ou je sentais.

Un jour, mon fils Alain, qui est cinéaste et très ami avec moi, m'a dit : « Ça va faire les comités et les colloques. J'ai une petite fille de quatre ans, j'aimerais savoir qui tu étais à quatre ans. Ton métier de recherchiste te nuit : oublie ça et puis écris. » J'ai sorti du hangar les documents de famille pour en faire un tri. Chez nous, ça écrivait beaucoup : un journal, une correspondance... Je me préparais à laisser à mes enfants ce que ma parenté, des hommes publics pour la plupart, avaient déclaré. C'était un projet de recherchiste. Alain me talonnait : « Veux-tu laisser ça de côté. Toi, qu'est-ce que tu as vécu ? Toi, qu'est-ce que tu as éprouvé ? »

G. T. : Mais il a fallu autre chose pour vous décider ?

S. C. : Vers la même époque, en effet, j'ai été très malade. Je me rendais à l'Institut de cardiologie en autobus quand une femme m'a reconnue : « Je vous écoute des fois à la télévision. Pourquoi n'écrivez-vous pas ce que vous avez vécu en quarante ans d'action sociale ? Ça nous serait utile. » Alors, je me suis dit : si jamais on m'interdit toute activité extérieure, ce sera le temps d'écrire pour ne rien perdre de ce que j'ai vécu avant de mourir et je le ferai dans le sens que m'a indiqué cette femme, à qui je dédie le livre comme promis. Elle m'a donné un public dans ma tête : elle voulait savoir qui j'étais, en dehors de la femme de Chartrand.

G. T. : Et vous avez commencé ?

S. T. : En 1976, en 1977, en 1978 : Je me suis trompée tout le temps. C'était soit trop personnel soit trop dans le style « dossier ». C'est ce qu'Alain me reprochait. Ma fille aînée, qui

est très raffinée, disait : « C'est mal écrit, tu sais pas ton français, ce sont des brouillons. » Des amis à qui je montrais des chapitres ajoutaient : « C'est un fatras, tu veux tout mettre, c'est pas littéraire. » Enfin, tout le monde trouvait ça mauvais. . . (rire).

G. T. : Vous n'étiez pas découragée ?

S. T. : Non. Je me suis dit pourquoi écrire comme une autre personne ? Je vais trouver ma propre façon d'écrire. Et puis je me suis souvenue que j'avais déjà écrit. J'ai toujours écrit. Alors j'ai fouillé dans mes boîtes et j'ai trouvé un journal d'enfance et un journal d'adolescence répartis sur bien des années. C'était bien moi qui avait écrit ça. Je n'arrive pas à imaginer que petite, j'étais intellectuellement curieuse, discuteuse et rebelle aux règlements : c'est pourtant ce qui passait sous la plume d'une petite fille de 11 ans, en 1931.



TOME 1

PRIX: 15,95\$

*En vente dans toutes
les librairies*

les éditions du remue-ménage



G.T. : Ce fut le point de départ. Est-ce que tout le reste a suivi ?

S.C. : J'avais des points de repère chronologiques : 11 ans de pensionnat, 20 ans de villégiature à Belœil, mon père, mes premiers amours, la mort de mon frère, ma maladie. . . Mais par quoi commencer ? Alain me téléphonait : « C'est quoi ta première phrase ? » Je n'en étais pas encore là. J'ai alors écrit un texte court que j'ai appelé : « L'écriture, plaisir et tourmente. » Tourmente, comme un vent qui t'aide à respirer et t'étouffe en même temps. Car mon récit, je le voulais un peu intimiste puisqu'il s'agissait de documents authentiques sur ce que j'avais vécu. Mais quand je rencontrais les éditrices ou d'autres femmes, ce n'est pas ce qu'elles voulaient savoir : elles voulaient connaître des opinions féministes sur l'avortement, sur le pouvoir. Or ça, il y a cinquante ans que je l'écris sous toutes les formes. J'avais l'impression de les décevoir : « tu ne vas pas recommencer avec ta petite enfance », disaient-elles, « tu ne vas pas remonter à ta grand-mère ! » C'était justement ça que je voulais faire, remonter à ma grand-mère.

G.T. : Mais elles t'ont aidée.

S.C. : Nous avons fait un travail collectif ; je crois beaucoup à ça. J'ai toujours travaillé en équipe ; j'ai commencé à quinze ans dans ce qu'on appelait alors la jeunesse étudiante. Aux Éditions du Remue-Ménage, elles étaient sept ou huit, toutes compétentes. Il a fallu jeter des chapitres entiers auxquels je tenais. Elles ont été sévères et exigeantes avec moi, et ça m'a stimulée : ça me poussait à refaire, à aller plus loin, plus creux. Je me disais écoute, j'ai accouché sept fois, je peux accoucher une huitième fois. C'est pour ça que j'ai fait un texte intitulé : « Je suis en état de grossesse. » C'était exactement l'aventure d'un accouchement, avec les doutes, l'inquiétude, l'euphorie. Je ne me suis jamais sentie aussi féconde.

G.T. : C'est un livre féministe ?

S.C. : Je ne veux rien prouver, je n'ai pas le droit. Ce n'est pas le propos d'une autobiographie de prouver quelque chose. Les tomes II et III vont parler de l'action sociale et du mouvement des femmes comme je les ai vécus plus tard. Mais ce qui m'a frappée, en relisant mon journal, c'est que j'étais déjà contre toutes les formes d'injustice faites aux femmes. En ce sens-là, j'étais féministe avant la lettre.

Par exemple, à onze ans, je me demande pourquoi les sœurs ne font pas d'études, pourquoi elles ne font pas de sport, pourquoi elles ne lisent pas le journal. Mon frère va chez les Jésuites à Brébeuf et ils font tout ça. Ils vont même au cinéma, au théâtre. Les sœurs sont niaiseuses, elles se couchent à neuf heures. On est élevées par des ignorantes.

Mais dans un chapitre suivant, à la fin de mon cours lettres-sciences, j'écris que ce n'est pas leur faute, que c'est à cause de leur sujétion aux évêques, aux aumôniers qui sont des dominicains, des jésuites.

J'ai réalisé que c'était un pouvoir mâle. Ça ressort très bien dans le texte sans que j'en fasse un manifeste féministe.

G.T. : Et les femmes de votre famille ?

S.C. : C'était un milieu privilégié. Mes grand-mères tenaient leur journal et ça me fascine. C'est un patrimoine féministe, sans le titre. On rit aujourd'hui des dames patronnesses ; ma mère en était une. Si ces femmes-là n'avaient pas servi la soupe aux chômeurs, si elles ne s'étaient pas occupées des sourdes-muettes qui étaient traitées comme des malades mentales, qui l'aurait fait ? Ce sont des femmes qui ont fondé Ste-Justine, ce n'est ni le gouvernement, ni les médecins. Ce sont des femmes qui ont dit : il y a assez de mortalité infantile, il va falloir organiser les soins prénataux, et surveiller les bébés naissants. C'est un livre témoin. J'ai fait du bénévolat parce que j'ai vu ma mère en faire ; l'exploitation du bénévolat, c'est une autre histoire.

G.T. : On dit aujourd'hui « militantisme ». Militante, vous l'avez d'abord été dans la J.E.C. ?

S.C. : C'était un engagement comme laïque, comme personne autonome et libre. Aujourd'hui, ça peut paraître pieux, mais c'était très révolutionnaire, et ça, je le raconte. C'était la première fois que dans un couvent, on avait le droit de se réunir

trois ou quatre filles pour parler de la vie étudiante. Autrement, on avait l'air de bavasser contre les sœurs et c'était tout un drame. On a acquis le droit de parole. Les ciné-clubs ont commencé là, on faisait des activités culturelles. Et puis, c'était la première fois qu'on rencontrait les garçons : les journées d'étude et la centrale étudiante étaient mixtes. La J.E.C., ce fut une forme d'émancipation.

G.T. : C'est là que vous avez rencontré Michel Chartrand ?

S.C. : Dans les corridors des mouvements de jeunesse, à la Palestre nationale. Avant de le voir, j'ai entendu claquer une porte avec un bruit terrible. Il était allé comme colon en Abitibi voir ce qui se passait et il avait vu les gens vivre dans des conditions lamentables. Il était venu dénoncer ça. C'était déjà un très grand contestataire. Mon mariage avec lui fut une rupture : mon père n'a pas donné son accord, ma mère n'est pas venue. . .

G.T. : Fille, puis femme d'un homme public, vous restiez dans l'ombre ?

S.C. : Je me suis toujours défendue contre ça. Les féministes radicales me demandent pourquoi avoir pris le nom de mon mari. C'est une question à courte vue. Il y a un texte que j'ai écrit sur la table de nuit la veille de mon mariage, que j'ai conservé et qui est dans le livre. Je dis en substance : je sais très bien — je suis fille de juge — que nom nom légal c'est mon nom de fille, que je pourrais le garder. Mais je choisis de vivre avec Michel, c'est une rupture avec le milieu bourgeois. Alors, je laisse tomber mon nom de fille. Je venais d'un milieu de privilégiés et avec Michel j'entrais dans un milieu d'affrontements avec le pouvoir, contre les privilèges. J'ai donc opté pour Simonne Chartrand, mais jamais M^{me} Michel Chartrand, cette identification-là m'a toujours terriblement agacée. J'avais ma vie à moi, on était rarement sur les mêmes estrades.

G.T. : Pourquoi ce titre : *Ma vie comme rivière* ?

S.C. : J'ai toujours vécu près de l'eau, à Belœil, à Richelieu, à St-Hilaire et ailleurs. En face de la maison où j'ai maintenant choisi de vivre et de mourir, il y a une chute et des bouillons. Et ça, c'est le symbole de ma vie, une vie difficile de risques, de heurts, de chutes, de déceptions autant que d'exaltation. Et c'est ma vie comme rivière, parce que c'est une vie en mouvement. Je n'ai jamais été une femme qui a eu le temps de s'asseoir ou qui a voulu s'asseoir. Et ce n'est pas fini.

G.T. : Est-ce que c'est la raison du point de départ que vous avez choisi, à savoir l'arrestation de Michel pendant la Crise d'octobre ?

S.C. : C'est un incident que tout le monde connaît, mais de manière très politique ; moi je l'ai vécu intimement. Ils sont venus dans notre chambre nous réveiller et m'enlever Michel, ils ont mis leurs pistolets sur le téléphone et c'était Trudeau, un copain de jeunesse, qui commettait cet abus de pouvoir. Je trouvais que ça illustrait bien ma vie comme rivière, avec ses risques et ses chutes. Je suis partie douze heures sans boire ni manger pour retourner sur les lieux de mon enfance, pour savoir qui j'étais, moi, alors que Michel était arraché de ma vie. Je m'occupais déjà sans lui, j'avais mon métier, la maison. Mais comment me voyaient les autres ? « Son mari est en prison ! » Même à Radio-Canada, la psychologue était telle que des copains de travail depuis quinze ans ne me saluaient pas dans les ascenseurs. Je suis retournée là où j'ai vécu petite fille.

Quand Alain m'a appelée pour demander encore une fois : « Comment commences-tu, qu'as-tu écrit aujourd'hui ? », j'ai pu lui répondre : je viens d'écrire vingt-quatre heures de ma vie, mais ensuite, je retourne à ma petite enfance ; j'ai trouvé mon point de départ et ce n'est ni théorique, ni littéraire.

G.T. : Et vous avez repris votre nom de fille.

S.C. : Et je signe Simonne Monet Chartrand, parce que c'est vingt ans d'enfance et qu'il faut que je m'identifie avec mon vrai nom. Mais ce n'est pas un nom de plume et je compte le garder jusqu'à la fin de mes jours.

G.T. : Pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

S.C. : J'avais besoin, comme la première fois, qu'un événement, que quelque chose, lui donne sa pleine signification.